

» fort indulgent sur le parti que l'on avait  
 » suivi dans nos convulsions : être bon  
 » Français, ou vouloir le devenir, était  
 » tout ce qu'il me fallait. » Et l'Empereur  
 compare la confusion de nos troubles  
 à des combats de nuit, où souvent l'on  
 frappe sur le voisin au lieu de frapper  
 sur l'ennemi, et où tout se pardonne au  
 jour, quand l'ordre s'est rétabli, et que  
 tout s'est éclairci. « Et moi-même puis-je  
 » affirmer, disait-il malgré mes opinions  
 » naturelles, qu'il n'y eût pas eu telles  
 » circonstances qui eussent pu me faire  
 » émigrer? le voisinage de la frontière,  
 » une liaison d'amitié, l'influence d'un  
 » chef, etc. En révolution, on ne peut  
 » affirmer que ce qu'on a fait : il ne se-  
 » rait pas sage d'affirmer qu'on n'aurait  
 » pas pu faire autre chose. » Et il citait à  
 ce sujet un exemple bien singulier du  
 hasard sur les destinées : *Serrurier* et  
*Hédouville cadet* marchent de compa-  
 gnie pour émigrer en Espagne; une pa-  
 trouille les rencontre : Hédouville, plus  
 jeune, plus leste, franchit la frontière,  
 se croit très-heureux, et va végéter  
 misérablement en Espagne. Serrurier,  
 obligé de rebrousser dans l'intérieur, et  
 s'en désolant, devient maréchal : voilà

pourtant ce qui en est des hommes, de  
 leurs calculs et de leur sagesse!

A Saint-Jean-d'Acre, le général en  
 chef perdit *Cassarelli*, qu'il aimait extrê-  
 mement et dont il faisait le plus grand  
 cas; celui-ci portait une espèce de culte  
 à son général en chef; l'influence était  
 telle, qu'ayant eu plusieurs jours de  
 délire avant de mourir, lorsqu'on lui  
 annonçait Napoléon, ce nom semblait  
 le rappeler à la vie; il se recueillait,  
 reprenait ses esprits, causait avec suite,  
 et retombait aussitôt après son départ :  
 cette espèce de phénomène se renou-  
 vela toutes les fois que le général en  
 chef vint auprès de lui.

Napoléon reçut, durant le siège de  
 Saint-Jean-d'Acre, une preuve de dé-  
 vouement héroïque et bien touchante :  
 étant dans la tranchée, une bombe tomba  
 à ses pieds; deux grenadiers se jetèrent  
 aussitôt sur lui, le placèrent entre eux  
 deux; et élevant leurs bras au-dessus de  
 sa tête, le couvrirent de toutes parts.  
 Par bonheur, la bombe respecta tout le  
 groupe; nul ne fut touché.

Un de ces braves grenadiers a été de-  
 puis le général *Dosmenil*, qui perdit une  
 jambe dans la campagne de Moscou, et

commanda la place de Vincennes lors de l'invasion de 1814. La capitale était occupée depuis plusieurs semaines par les alliés, que Dosmenil tenait encore. Il n'était alors question, dans tout Paris, que de son obstination à se défendre, et de la gaieté de sa réponse aux sommations russes : « Quand vous me rendrez » ma jambe, je vous rendrai ma place. »

L'armée française s'était acquise en Egypte, une réputation sans égale, et elle la méritait; elle avait dispersé et frappé de terreur les célèbres Mamelouks, la milice la plus redoutable de l'Orient. Après la retraite de Syrie, une armée turque vint débarquer à Aboukir, Mourad-Bey, le plus brave et le plus capable des Mamelouks, sortit de la Haute-Egypte où il s'était réfugié, et gagna, par des chemins détournés, le camp des Turcs. Au débarquement de ceux-ci, les détachemens français s'étaient repliés pour se concentrer : fier de cette apparence de crainte, le pacha qui commandait dit avec emphase, en apercevant Mourad-Bey : « Eh bien ! ces » Français tant redoutés, dont tu n'as pu » soutenir la présence; je me montre, » les voilà qui fuyent devant moi ! » Mou-

rad-Bey, vivement blessé, lui répondit avec une espèce de fureur : « Pacha, » rends grâce au Prophète qu'il convienne » à ces Français de se retirer; car s'ils se » retournaient, tu disparaîtrais devant eux » comme la poussière devant l'aiglon. »

Il prophétisait : à quelques jours de là, les Français vinrent fondre sur cette armée; elle disparut, et Mourad-Bey, qui eut des entrevues avec plusieurs de nos généraux, ne revenait pas de la petitesse de leur taille, et de l'état chétif de leur personne : les Orientaux attachent une haute importance aux formes de la nature; ils ne concevaient pas comment tant de génie pouvait se trouver sous une si mince enveloppe. La vue seule de Kléber satisfit leur pensée : c'était un homme superbe, mais de manières très-dures. La sagacité des Egyptiens leur avait fait deviner qu'il n'était pas Français; en effet, bien qu'Alsacien, il avait passé ses premières années dans l'armée prussienne, et pouvait passer pour un pur Allemand. L'un de nous prétendit alors qu'il avait été janissaire dans sa jeunesse, ce qui fit rire beaucoup l'Empereur, qui lui dit qu'on s'était moqué de lui.

Le Grand-Maréchal disait à l'Empereur, qu'à la bataille d'Aboukir il se trouvait pour la première fois dans son armée, et près de sa personne : il était si peu fait, continuait-il, à l'audace de ses manœuvres, qu'il comprit à peine aucun des ordres qu'il entendit donner. « Sur-  
» tout, Sire, disait-il, quand je vous en-  
» tendis crier à un officier de vos guides :  
» Allons, mon cher Hercule, prenez vingt-  
» cinq hommes, et chargez-moi cette  
» canaille. — Vraiment je me crus hors de  
» mes sens : Votre Majesté, montrait de  
» la main peut-être mille chevaux tués. »

Du reste, les pertes de l'armée d'Égypte sont loin d'être aussi considérables que pourraient le faire présumer un sol aussi étranger, l'insalubrité du climat, l'éloignement de toutes les ressources de la patrie, les ravages de la peste, et surtout les nombreux combats qui ont immortalisé cette armée. Elle était, au débarquement, de trente mille hommes; elle s'accrut de tous les débris de la bataille navale d'Aboukir, et peut-être encore de quelque arrivage partiel de France; et cependant la perte totale, depuis l'entrée en campagne jusqu'à deux mois après le départ du général

en chef pour l'Europe, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-sept à vingt-huit mois, ne s'élève qu'à huit mille neuf cent quinze, ainsi que le prouve le document officiel de l'ordonnateur en chef de cette armée. \*

Assurément, il faut bien que la vie d'un homme soit pleine de prodiges, pour qu'on s'arrête à peine sur un des actes dont on ne trouve pas d'exemples dans l'histoire. Quand César passa le Rubicon, et que la souveraineté en fut le résultat, César avait une armée, et marchait à son corps défendant. Quand Alexandre, poussé par l'ardeur de la jeunesse et par le feu de son génie, alla débarquer en Asie, pour faire la guerre au grand roi, Alexandre était fils d'un roi, roi lui-même, et il courait aux

---

* Tués dans les combats. . . . .	3614.
Morts de leurs blessures . . . . .	854.
Morts par accidens. . . . .	290.
Morts par maladies ordinaires. . .	2468.
Morts de la fièvre pestilentielle . .	1689.
Total . . .	8915.

---

Au Caire, le 10 frimaire an IX.

*Signé, l'ordonnateur en chef, SARTELON.*

chances de l'ambition et de la gloire, à la tête des forces de son royaume. Mais qu'un simple particulier, dont le nom, trois ans auparavant, était inconnu à tous, qui n'avait eu, en cet instant, d'autre auxiliaire que quelques victoires, son nom et la conscience de son génie, ait osé concevoir de saisir à lui seul les destinées de trente millions d'hommes, de les sauver des défaites du dehors et des dissensions du dedans; qu'ému, à la lecture des troubles qu'on lui peignait, à l'idée des désastres qu'il prévoyait, il se soit écrié : « De beaux parleurs, des bavards, perdent la France ! » il est temps de la sauver ! » Qu'il ait abandonné son armée, traversé les mers, au péril de sa liberté, de sa réputation; atteint le sol français, volé dans la capitale; qu'il y ait saisi en effet le timon, arrêté court une nation ivre de tous les excès; qu'il l'ait replacée subitement dans les vrais sentiers de la raison et des principes; qu'il lui ait préparé, dès cet instant, un jet de puissance et de gloire inconnu jusque là, et que le tout se soit accompli sans qu'il en coûtât une larme ou une goutte de sang à personne, c'est ce qu'on peut appeler une des plus

gigantesques et des plus sublimes entreprises dont on ait jamais entendu parler; c'est ce qui saisira d'étonnement et d'admiration une postérité calme, sans passions; et c'est pourtant ce que des gens du temps qualifièrent d'évasion désespérée, d'infâme désertion. Toutefois l'armée qu'il laissa après lui, occupa l'Égypte deux ans encore. L'opinion de l'Empereur était qu'elle ne devait même jamais y être forcée; le Grand-Maréchal, qui y est resté jusqu'au dernier instant, en convenait aussi.

Après le départ du Général en chef pour la France, Kléber, qui lui succéda, circonvenu et séduit par des faiseurs, traita de l'évacuation de l'Égypte; mais quand le refus des ennemis l'eut contraint de s'acquérir une nouvelle gloire et de mieux connaître ses forces, il changea tout à fait de pensée, et devint lui-même partisan de l'occupation de l'Égypte; ce devint aussi le sentiment général de l'armée. Kléber alors ne s'occupa plus qu'à s'y maintenir; il éloigna de lui les meneurs qui avaient dirigé sa première intention, et ne s'entoura plus que de l'opinion contraire. L'Égypte n'eût jamais couru de dangers

s'il eût vécu; sa mort seule en amena la perte. Alors l'armée se partagea entre Menou et Regnier; ce ne fut plus qu'un champ d'intrigues; la force et le courage des Français restèrent les mêmes; mais l'emploi ou la direction qu'en fit le général, ne ressemblèrent plus à rien.

Menou était tout à fait incapable. Les Anglais vinrent l'attaquer avec vingt mille hommes; il avait des forces beaucoup plus nombreuses, et le moral des deux armées ne pouvait pas se comparer. Par un aveuglement inconcevable, Menou se hâta de disperser toutes ses troupes, dès qu'il apprit que les Anglais paraissaient; ceux-ci se présentèrent en masse, et ne furent attaqués qu'en détail. Ici l'Empereur disait: « Comme la » Fortune est aveugle! Avec des mesures » inverses, les Anglais eussent été in- » failliblement détruits, et que de nou- » velles chances pouvait amener un tel » échec! »

Leur débarquement, du reste, fut admirable, disait le Grand-Maréchal; en moins de cinq à six minutes, ils présentèrent cinq mille cinq cents hommes en bataille, c'était un mouvement d'opéra; ils en firent trois pareils. Douze

cents hommes seuls s'opposèrent à ce débarquement, et causèrent beaucoup de dommages. A très-peu de temps de là, cette masse de treize à quatorze mille hommes fut intrépidement attaquée par le général Lanusse, qui n'en avait que trois mille, et qui, brûlant d'ambition, et ne désespérant pas d'en venir à bout à lui seul, ne voulut attendre personne; il renversa tout d'abord, fit un carnage immense, et succomba. S'il eût eu seulement deux à trois mille hommes de plus, il remplissait son projet.

Les Anglais furent bien surpris, quand ils jugèrent par eux-mêmes de notre situation en Egypte, et s'estimèrent bien heureux de la tournure qu'avaient prise les affaires.

Le général Hutchinson, qui recueillit la conquête, disait plus tard en Europe, que s'ils avaient connu le véritable état des choses, ils n'auraient certainement jamais tenté le débarquement; mais on était persuadé en Angleterre qu'il n'y avait pas six mille Français en Egypte. Cette erreur venait des lettres interceptées et des intelligences dans le pays même. « Tant il est dans le caractère

» français, disait l'Empereur, d'exagérer,  
 » de se plaindre et de tout défigurer dès  
 » qu'on est mécontent. La foule de ces  
 » rapports pourtant, n'étaient que le  
 » résultat de la mauvaise humeur, ou des  
 » imaginations malades : il n'y avait rien  
 » à manger en Egypte, écrivait-on ; toute  
 » l'armée avait péri à chaque nouvelle  
 » bataille ; les maladies avaient tout em-  
 » porté, il ne restait plus personne, etc. »

La continuité de ces rapports avait fini par persuader Pitt ; et comment ne l'eût-il pas été ? Par une bizarrerie des circonstances, les premières dépêches de Kléber adressées au Directoire et les lettres de l'armée, furent reçues à Paris précisément par l'ancien général d'Egypte, qui venait d'exécuter le dix-huit Brumaire ; et qu'on explique, si l'on peut, les contradictions qu'elles renfermaient ; qu'on se serve, si l'on veut ensuite, d'autorités individuelles pour soutenir son opinion. Kléber, général en chef, mandait au Directoire qu'il n'avait que six mille hommes ; et, dans le même paquet, les états de l'inspecteur aux revues en montraient au-delà de vingt mille. Il disait qu'il était sans argent, et les comptes du trésor mon-

traient de grandes sommes. Il disait que l'artillerie n'était plus qu'un parc retranché, vide de toutes munitions, et les états de cette arme constataient des approvisionnemens pour plusieurs campagnes. « Aussi, disait Napoléon, si Kléber, en vertu du traité qu'il avait commencé, avait évacué l'Egypte, je n'eusse pas manqué de le mettre en jugement à son arrivée en France. Toutes ces pièces contradictoires avaient été déjà soumises à l'examen et à l'opinion du Conseil d'Etat. »

Qu'on juge, d'après les lettres de Kléber, le général en chef, ce que pouvaient être celles d'un rang inférieur, celles des simples soldats ? Voilà cependant ce que les Anglais interceptaient tous les jours ; ce qu'ils ont imprimé, ce qui a dirigé leurs opérations, ce qui aurait dû leur coûter bien cher. L'Empereur, dans toutes ses campagnes, disait-il, a toujours vu le même effet des lettres interceptées, et quelquefois il en a recueilli de grands fruits.

Dans les lettres qui lui tombèrent alors dans les mains, il trouva des horreurs contre sa personne ; elles durent lui être d'autant plus sensibles, que plusieurs

venaient de gens qu'il avait comblés, auxquels il avait donné sa confiance, et qu'il croyait lui être fort attachés. Un d'eux, dont il avait fait la fortune, et sur lequel il devait compter le plus, mandait que le général en chef venait de s'évader, volant deux millions au trésor. Heureusement, dans ces mêmes dépêches, les comptes du payeur témoignaient que le général n'avait pas même pris la totalité de son traitement. « A cette lecture, » disait l'Empereur, j'éprouvai un vrai » dégoût des hommes : ce fut le premier » découragement moral que j'aie » senti; et s'il n'a pas été le seul, du » moins il a été peut-être le plus vif. » Chacun, dans l'armée, me croyait perdu, et l'on s'empressait déjà de faire sa » cour à mes dépens. » Du reste, cette même personne tenta depuis de rentrer en faveur : l'Empereur dit qu'il n'empêcha point qu'on ne l'employât subalternement; mais il ne voulut jamais le revoir : il répondit constamment qu'il ne le connaissait pas; ce fut là toute sa vengeance.

L'Empereur répétait jusqu'à satiété, que l'Egypte devait demeurer à la France, et qu'elle y fût infailliblement demeurée,

si elle eût été défendue par Kléber ou Desaix. C'étaient ses deux lieutenans les plus distingués, disait-il; tous deux d'un grand et rare mérite, quoique d'un caractère et de dispositions bien différentes. On en trouvera les portraits dans les Mémoires de la Campagne d'Egypte.

*Kléber* était le talent de la nature; celui de *Desaix* était entièrement celui de l'éducation et du travail. Le génie de Kléber ne jaillissait que par momens, quand il était réveillé par l'importance de l'occasion, et il se rendormait aussitôt après au sein de la mollesse et des plaisirs. Le talent de Desaix était de tous les instans; il ne vivait, ne respirait que l'ambition noble et la véritable gloire : c'était un caractère tout à fait antique. L'Empereur dit que sa mort a été la plus grande perte qu'il ait pu faire; leur conformité d'éducation et de principes eussent fait qu'ils se seraient toujours entendus; Desaix se serait contenté du second rang, et fût toujours demeuré dévoué et fidèle. S'il n'eût pas été tué à Marengo, le Premier Consul lui eût donné l'armée d'Allemagne, au lieu de la continuer à Moreau. Du reste, une circonstance bien

extraordinaire dans la destinée de ces deux lieutenans de Napoléon, c'est que le même jour et à la même heure où Desaix tombait à Marengo d'un coup de canon, Kléber périssait assassiné au Caire.

*Dimanche 1<sup>er</sup> au Mardi 3 Octobre.*

Nature des dictées de l'Empereur.

Le vent, la mer, la température restaient toujours les mêmes. Ce vent d'Ouest, qui nous avait été d'abord si favorable, commençait à nous devenir contraire : nous nous étions jetés à l'Est, dans l'espoir des vents alizés ; mais à présent nous nous trouvions sous le vent de notre destination, par la continuité de ces vents d'Ouest, dont la constance surprenait tout le monde, et faisait la désolation de tout l'équipage.

Pour l'Empereur, il continuait régulièrement chaque matin ses dictées, auxquelles il s'attachait chaque jour davantage ; aussi les heures lui semblaient-elles désormais moins lourdes.

Le vaisseau avait été poussé tellement vite hors du port, que tout y était resté à faire en pleine mer. Il n'y avait pas long-temps qu'on venait de le peindre ;

l'Empereur a l'odorat extrêmement délicat ; cette odeur de peinture l'affecta spécialement, il en fut très-incommodé, et garda la chambre deux jours.

Chaque soir c'était un plaisir pour lui, en se promenant sur le pont, de revenir sur le travail du matin. Il ne s'était trouvé d'abord d'autre document qu'un mauvais ouvrage, sous le titre de *Guerre des Français en Italie*, sans motif, sans but, sans chronologie suivie ; l'Empereur le parcourait, sa mémoire faisait le reste, je la trouvais d'autant plus admirable, qu'elle semblait arriver au besoin et comme de commande.

L'Empereur se plaignait chaque jour, en commençant, que ces objets lui étaient devenus étrangers ; il semblait se défier de lui, disant qu'il ne pourrait jamais arriver au résultat ; il rêvait alors pendant quelques minutes, puis se levait, se mettait à marcher et commençait à dicter. Dès cet instant, c'était un tout autre homme ; tout coulait de source, il parlait comme par inspiration ; les expressions, les lieux, les dates, rien ne l'arrêtait plus.

Le lendemain, je lui rapportais au net ce qu'il avait dicté. A la première



correction qu'il indiquait, il continuait à dicter le même sujet, comme s'il n'eût rien dit la veille; la différence de cette seconde version à la première, était fort grande; celle-ci était plus positive, plus abondante, mieux ordonnée; elle présentait même parfois des différences matérielles avec la première.

Le surlendemain, à la première correction, encore même opération et troisième dictée, qui tenait des deux premières, et les mettait d'accord. Mais à partir de là, eût-il dicté une quatrième, une septième, une dixième fois, ce qui n'a pas été sans exemple, c'était désormais toujours précisément les mêmes idées, la même contexture, presque les mêmes expressions; aussi, n'avait-on plus besoin de prendre la peine d'écrire, bien que sous ses yeux, il n'y faisait pas d'attention, et continuait jusqu'au bout. Si l'on n'avait pas entendu, c'eût été vainement qu'on eût essayé de le faire répéter, il allait toujours, et comme c'était extrêmement vite, on ne s'y hasardait pas, dans la crainte de perdre encore davantage, et de ne plus s'y retrouver.

*Mardi 4 au Samedi 7.*

Singulière bizarrerie du hasard.

Les vents constans du Sud-Ouest étaient devenus une véritable calamité; nous reculions désormais au lieu d'avancer; nous nous enfoncions tout à fait dans le golfe de Guinée. Nous y aperçûmes un bâtiment qu'on fit reconnaître: l'on fit signal que c'était un français égaré comme nous, et hors de sa route, qui, parti d'un port de Bretagne, se rendait à l'île de Bourbon. L'Empereur s'occupait beaucoup de son manque de livres; je lui dis en riant que j'en avais peut-être une caisse à bord de ce bâtiment; car j'en avais expédié une à cette destination, il y avait peu de mois. Ce que peut la bizarrerie du hasard, je disais vrai! Si j'avais cherché ce bâtiment, j'aurais inutilement, sans doute, parcouru toutes les mers: c'était lui; je l'appris le lendemain, quand je connus son nom par l'officier qui en avait fait la visite. Celui-ci avait étrangement surpris le capitaine français, en lui disant que l'Empereur Napoléon était à bord du vaisseau qu'il voyait, faisant route pour Sainte-Hélène.

Le bonhomme, secouant la tête avec douleur, lui avait dit : « Vous nous privez de notre trésor, vous nous enlevez celui qui pouvait nous gouverner suivant nos mœurs et nos goûts. »

*Dimanche 8 au Mercredi 11.*

Murmures contre l'Amiral. — Examen d'un nouvel Ouvrage. — Réfutations. — Réflexions.

Le temps était d'une obstination sans exemple. Chaque soir on se consolait de la contrariété du jour, dans l'espoir d'une crise heureuse de la nuit; mais chaque matin on se réveillait avec le même chagrin. Nous avons été presque à la vue du Congo, nous courions pour nous en éloigner. Le temps semblait pris de manière à ne changer jamais. Le découragement était extrême, l'ennui au dernier degré. Les Anglais s'en prenaient à leur Amiral : s'il avait pris la route de tout le monde, disait-on, on serait arrivé depuis long-temps; ses caprices l'avaient porté, contre toute raison, à une expérience dont on ne verrait pas la fin. Les murmures cependant n'étaient pas aussi violens que contre Christophe Colomb; nous eussions trop ri, pour notre compte, de le voir

réduit à trouver un Saint-Salvador pour se dérober à la crise. Pour moi, que le travail employait en entier, je m'occupais à peine de ce contre-temps : et qu'importait après tout une prison ou une autre ! Quant à l'Empereur, il y semblait plus insensible encore, il ne voyait dans tout cela que des jours écoulés.

*Les Mémoires de Napoléon Bonaparte, par quelqu'un qui ne l'a jamais quitté pendant quinze ans, tel fut l'ouvrage qui, dans mon examen, succéda à celui de M. Wilson; volume anonyme, ce qui devait suffire déjà pour inspirer à tous une première défiance; mais sa texture et son style imposent bientôt des doutes plus positifs encore à tout lecteur qui a de la réflexion et l'habitude des Ouvrages; enfin, celui qui a vu et qui connaît tant soit peu l'Empereur, n'hésite pas, dès les premières pages, à affirmer que cet écrit est un véritable roman fait à plaisir; que son auteur n'a jamais connu, ni approché l'Empereur; il est à cent lieues de son langage, de ses habitudes et de tout ce qui le concerne. L'Empereur n'a jamais dit à un ministre : « Comte, faites ceci, Comte,*

« exécutez cela; » les ambassadeurs ne venaient point à son lever; Napoléon ne pouvait faire, à quatorze ans, à une dame, en compagnie, la réponse qu'on lui prête au sujet du vicomte de Turenne, parce que de dix ans à dix-huit, il était aux écoles militaires, et qu'on n'y recevait pas la compagnie des dames; ce n'est pas Pérignon, qui ne le connaissait pas, mais Dugommier, qui avait été son général, qui le recommandait d'une manière si distinguée au Directoire; c'est une lettre pour rétablir la démocratie, et non les Bourbons, qu'un militaire adressa dans le temps au Premier Consul, etc., etc. Jamais l'Empereur, auquel on accorda assez généralement en Europe d'avoir été impénétrable dans ses projets et ses vues, n'a eu l'habitude des gestes qui eussent pu le trahir, encore moins celle des monologues qu'on eût pu entendre; sa colère ne le jeta jamais dans des accès d'insanité ou d'épilepsie, fable ridicule qui a fait long-temps la nourriture de certains salons de Paris, et qu'ils avaient fini par abandonner eux-mêmes, quand ils eurent vu que ces accidens n'arrivaient jamais dans les occasions importantes.

Cette production est indubitablement un ouvrage de commande, une spéculation de libraire, lequel aura fourni le titre. Quoi qu'il en soit, on eût pensé qu'avec une carrière aussi publique que celle de l'Empereur et de ceux qui l'entouraient, l'auteur eût pu montrer plus de connaissance et de vérité: il sent son insuffisance à cet égard, et cherche à s'en défendre en disant qu'il a dû altérer les noms, et n'a pas voulu faire certains portraits trop ressemblans; mais il pousse cette circonspection jusqu'aux faits mêmes; on ne saurait les reconnaître, la plupart sont entièrement de son imagination; ainsi ce papier d'Égypte, dont la perte cause tant d'anxiété au Général en chef; cette recommandation du jeune Anglais, qui transporte Bonaparte de joie, en lui ouvrant une si brillante perspective de fortune à Constantinople; ce vrai mélodrame de la Malmaison, où l'héroïsme de M<sup>me</sup> Bonaparte, dont il fait une amazone, pourvoit avec tant de courage, d'activité, au salut de son mari, peuvent exciter l'intérêt du lecteur; mais ils sont autant de fables, dont la dernière, pour le dire en passant, nous montre que le caract-